

Le cinéma

Un film d'Ingmar Bergman, *La Source*

René Houle

Volume 3, numéro 5 (17), novembre 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30116ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Houle, R. (1961). Compte rendu de [Le cinéma : un film d'Ingmar Bergman, *La Source*]. *Liberté*, 3(5), 732-733.

LE CINÉMA

Un film d'Ingmar Bergman

La Source

Dans sa préface à un roman de Manès Sperber, André Malraux déclarait ceci : "Notre civilisation qui, dans ses sciences comme dans sa pensée se fonde sur des questions, commence à reconnaître une de ses voix secrètes dans les hautes expressions de l'interrogation." Et c'est justement l'une des constantes de l'oeuvre de Bergman — héritier en cela des tragiques grecs — que cette confrontation à travers les événements de l'homme et de l'absurdité de l'univers. Que l'on soit d'accord ou non avec la manière dont Bergman interroge ou avec ses réponses, que l'on pense même que toute question est inutile et qu'il faut plutôt s'efforcer de transformer le monde, n'enlève rien à la puissance et à la force de sa poésie. L'énigmatique, chez Bergman, qu'il soit dans les faits ou dans les hommes sourd beaucoup plus et surtout des images que des paroles ou des dialogues.

Si, dans le **Septième Sceau**, les reproches que l'on fait à Bergman d'avoir trop plaqué les questions sur les faits sont en partie justifiés, dans **La Source**, au contraire, tout se tient d'un bloc, est net, précis, sans bavures. C'est la mouvance même de la vie avec ses contrastes : l'inférieur et le divin, le songe et l'effroi, la confiance et l'horreur. Les problèmes s'imposent à nous avec tout leur poids d'obscurité. Bergman nous dit qu'il a voulu à la fois être fidèle à la cantate du XIII^e siècle dont il s'est inspiré et nous donner un drame entre la tragédie grecque, les sagas et le théâtre élisabéthain. Malgré tout, il prétend être résolument anti-littéraire et tout exprimer non par le texte mais par l'atmosphère "physique" et le dynamisme plastique.

Le canevas de **La Source** est très simple. Deux bergers vagabonds accompagnés d'un jeune garçon, violent la fille d'un fermier, et la tuent. Le fermier qui d'abord ne se doute de rien, les reçoit dans sa demeure et leur offre l'hospitalité. Quand il apprend leur forfait il se venge en les tuant à leur tour. Il ira, ensuite, accompagné de sa famille, dans la clairière, chercher le corps de son enfant. Un miracle se produit alors: une source jaillit du sol à l'endroit même où la jeune vierge fut souillée. Pour se faire pardonner ses propres crimes et, surtout, d'avoir tué un enfant, le fermier déclare qu'il fera ériger une chapelle tout à côté de cette fontaine d'eau vive.

Ce qui confère à **La Source** son titre d'authentique chef-d'oeuvre cinématographique c'est son poids, sa densité, sa perfection de lignes. Et que l'angoisse, les cris, la beauté ou l'énigme du monde nous soient présentés à l'aide de cadrages, d'éclairages, de mouvements d'appareils, de regards, de bruits, de silences, d'intonations de voix, de murmures et de soupirs.

Il en est de la mise en scène et des images de **La Source** comme de certains chapitres de grands romans, de tableaux ou d'oeuvres musicales qui nous hantent, nous poursuivent et nous marquent.

Comment se défaire par exemple de tous ces regards inquiets, tantôt chargés d'amour ou de haine, de convoitise, d'opacité presque animale, de compassion ou de fureur? Comment oublier surtout la figure de l'enfant, témoin d'autant plus accablé du poids de la fatalité et de l'horreur du mal qu'il est plus innocent? C'est surtout à travers lui que tout se multiplie dans les dimensions de la conscience et atteint le comble de l'absurde.

Que Bergman nous fasse sentir d'une façon presque palpable la splendeur des paysages, la beauté émouvante des êtres et des animaux ou, au contraire, la laideur, le mal et les passions sordides, tout devient énigme et participe du mystère.

Quand le fermier, désespéré, interroge Dieu dans un rayon de soleil, au moment où toute la forêt nous accable de son faste, nous partageons sa souffrance et nous sentons que tout la nie. Il demande pourquoi le viol et la mort de sa fille, alors qu'elle allait à l'église? Pourquoi ses propres mains qui se joignaient sans cesse pour la prière ont tué un enfant? Il ne reçoit d'abord aucune réponse.

Quelques instants plus tard, lorsqu'il soulève le corps pour l'emporter et qu'une source d'eau vive jaillit du sol, il comprend. Bergman demeure fidèle à la conclusion de l'ancienne ballade: il y a miracle sur le plan religieux. Cependant sa démonstration a tellement d'ampleur qu'elle permet toutes sortes d'interprétations dont l'une, me semble-t-il, pourrait être celle-ci: le mystère du monde persiste toujours; le mal sort du bien et le bien sort du mal, mais telle est la condition du monde.

René HOULE